Ami du Clergé du 8 juin 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXVII. *4e Dim. après la Pentecôte :* Le travail, 337.
Courtes instructions sur la Morale. — XIII. Les différentes sortes de conscience, 338.
Panégyrique de sainte Germaine Cousin. — Victime immolée et glorifiée, 340.
Panégyrique de S. Louis de Gonzague. — L'histoire d'une vocation, 343.
Triduum d'adoration perpétuelle. — *1er Jour, Matin :* Historique du culte eucharistique, 345. — *Soir :* Jésus-Hostie notre Voie, 346.
Sujets de circonstance. — *Pour une Profession religieuse :* A tous ceux qui sont présents, 348.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LXVIII. La 1re Epître de S. Jean, 350.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVII

4e Dimanche après la Pentecôte

LE TRAVAIL

Mes frères,

L'épisode que nous venons de lire remonte au commencement de la vie publique de Jésus. En revenant des rives du Jourdain où il avait reçu le baptême de la main de Jean-Baptiste, le Sauveur s'était laissé suivre de jeunes Galiléens qui s'étaient épris de sa personne sur la parole du saint Précurseur : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » Ils avaient assisté avec lui aux noces de Cana, et c'est d'eux qu'il est dit qu'à la vue de ce miracle, les disciples crurent en lui. Toutefois, ils étaient retournés dans leurs familles et avaient repris leur métier de pêcheurs. Jésus ayant résolu de se les attacher, vint sur les bords du lac de Génésareth où ils habitaient. C'est ici que se place le récit de notre évangile.

Les futurs apôtres ont travaillé toute la nuit ; mais Jésus n'était pas là, ils avaient eu confiance dans leur propre habileté ; aussi leur pêche a été totalement infructueuse. Sur l'invitation de Jésus, ils se remettent à l'œuvre, sans objection, sans murmure, et si grande est la quantité de poissons capturés que leur filet est près de se rompre.

Il y a là un triple enseignement à méditer : 1° le travail est un devoir ; 2° pourquoi est-il si peu méritoire pour le ciel ; 3° comment, à l'exemple des pêcheurs de Galilée, pouvons-nous le rendre utile ?

I

Une loi impose à tous les hommes l'obligation de travailler. Selon la doctrine révélée, le travail faisait partie du dessein primordial de la création : placé au sein d'un jardin de délices, le chef de la famille humaine, Adam, ne devait pas y couler ses jours dans le repos et l'inaction ; associé en quelque sorte à l'œuvre divine, il était dans l'Eden comme le collaborateur, comme le contre-maître du Créateur à l'œuvre confiée à sa garde ; il avait reçu pour mission de travailler. Toutefois, ce travail n'était pour lui qu'une distraction et un plaisir. Jamais la sueur ne coulait de son front, jamais aucune épine ne déchirait sa main. Voulait-il étudier les merveilles multipliées autour de lui ? Son intelligence non encore altérée en pénétrait le secret sans effort et avec joie. La terre lui rendait au centuple ce qu'il lui donnait, et ce lui était une jouissance de la cultiver. Hélas ! ce ne devait pas être de longue durée. Adam transgressa la loi divine, et dès lors le lien si doux qui l'attachait à son Dieu fut brisé, le charme fut détruit sans retour ; un arrêt irrévocable fut porté contre l'homme, et l'homme franchit le seuil perdu de ce lieu de délices, emportant dans cet anathème la loi inéluctable qui devait peser sur toute sa postérité.

C'est ainsi que, depuis plus de soixante siècles, va se réalisant partout cette parole de la Sainte Ecriture : « Une grave occupation a été imposée à l'homme, et un joug sévère se fait sentir aux enfants d'Adam dès le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur sépulture. » Tous y sont soumis, depuis celui qui est investi du commandement jusqu'à celui qui est au dernier rang de l'échelle sociale. Tous, m. f., qui que nous soyons, nous avons pour loi de notre vie, pour devoir primordial, pour indéclinable fonction, le travail ; le travail, non plus d'agrément, mais de peine ; et, soit que nous ayons pour profession de labourer la terre ou de défricher le sol souvent plus ingrat de l'intelligence, soit que la divine Providence nous ait assigné pour tâche le labeur intellectuel ou moral, nous ne pouvons nous soustraire à cette loi, son joug pèse sur nous tous sans exception.

II

Pourquoi faut-il que cette obligation soit si peu ou si mal comprise, et qu'un si grand nombre d'hommes soient contraints d'avouer, avec Simon Pierre, qu'ayant travaillé toute la nuit, ils n'ont rien pu prendre ? Pour beaucoup, la vie est comme une nuit profonde ; ils s'épuisent en pure perte ; ils encourent la malédiction portée contre « l'arbre stérile », contre le « talent enfoui », contre le « serviteur inutile ».

Ici, je ne parle pas des personnes qui demeurent dans l'inaction et le désœuvrement, qui ne font rien ou qui font des riens, qui préfèrent l'indemnité de chômage à n'importe quel travail lucratif, dont la vie n'est qu'oisiveté, dont le caprice est tout le devoir, qui n'ont pour règle que la fantaisie et pour but que la jouissance. — Je ne parle pas davantage des personnes qui, après de longues heures données sinon au sommeil (car on prolonge volontiers ses veilles pour le jeu, pour le théâtre, pour le bal, pour le cinéma), du moins à la mollesse, à la frivolité, passent leurs journées dans un cercle continu de rêveries, de lectures ou dangereuses ou vaines, de conversations futiles, d'agitations oiseuses, de passe-temps insignifiants. Pour toutes ces âmes, vous le comprenez sans peine, la vie est stérile ; il n'est pas étonnant qu'elles ne recueillent rien ; ou plutôt, je me trompe, elles recueillent ce qu'elles ont semé : elles sèment l'oisiveté et elles recueillent l'ennui.

C'est que, par un retour de justice, quand le temps, ce don de Dieu, reste sans emploi, il se tourne contre l'homme qui en abuse et lui devient comme un

poids qui l'accable. Il vous est arrivé de rencontrer de ces personnes oisives et inoccupées. N'est-il pas vrai que leur physionomie, que leur démarche exprime une sorte de spleen? Vous les voyez aller, venir, appeler ; elles veulent, elles ne veulent pas ; leurs désirs succèdent à leurs désirs, leurs besoins à leurs besoins, leurs ordres à leurs ordres. Triste existence, n'est-il pas vrai ? Il n'est nature si bien douée qu'elle ne finisse par déformer. Le Saint-Esprit lui-même a dit que « l'oisiveté est la grande conseillère du mal. »

D'où nous vient cet état d'âme si commun de nos jours. Sans nul doute, de ce qu'on a perdu l'esprit chrétien si nécessaire pour se plier à la loi portée contre nous au jour de la prévarication originelle; cela vient de ce qu'on oublie Dieu, sa présence et, partant, ses commandements. — Mais il y a, parmi les chrétiens, beaucoup d'autres âmes qui travaillent, et souvent beaucoup, et dont les travaux ne sont pas moins infructueux au point de vue du ciel. Ce sont tous ceux qui, comme les pêcheurs de Galilée, travaillent en l'absence de Jésus : ceux qui ne travaillent que par nécessité et par force ou que le murmure à la bouche et la mauvaise humeur au cœur, ou qu'avec des intentions purement humaines, sans aucune pensée de foi, sans être unis à Dieu par l'état de grâce. De tant de mouvement, d'activité, d'agitation, de peines ; de tant d'efforts, de fatigues, de soucis, de tourments, ou pour s'enrichir, ou pour se faire une position convenable, ou pour arriver aux honneurs, ou pour s'attirer la considération, que retrouveront devant Dieu ces âmes que nous aimons ?

III

Deux conditions, en effet, sont nécessaires, nous dit l'Apôtre, pour rendre le travail méritoire : il faut posséder la vie de la grâce, *omnia vestra in caritate*, et travailler pour Dieu, *omnia in gloriam Dei*. Ceux qui sont en état de mort devant Dieu, ceux qu'aucune pensée de foi ne vient animer et qui ne font rien pour l'éternité, travaillent en vain, *in vanum laboraverunt*. Dieu ne peut pas récompenser ce qu'on ne fait pas pour lui.

Vous donc, m. f., qui gagnez votre pain au prix de soucis et de fatigues, si vous aviez eu le malheur, en perdant la vie de la grâce, de vous séparer de Jésus-Christ, votre vie serait vaine et stérile pour l'éternité ; ceps détachés de Celui qui est la vraie vigne, vous ne porteriez aucun fruit, vous devriez dire aussi : « Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. » — Et vous, m. f., qui, sans être morts spirituellement, ne travaillez que par intérêt, que pour la vanité ou le monde ; qui n'avez pour mobile de vos actes que l'estime des créatures ou des avantages temporels ; vous qui ne savez rien faire avec des vues surnaturelles, vous aussi, je le crains, vous perdez votre temps ; de toutes vos actions, il n'y en aura peut-être pas une à écrire au livre de vie. Mais leur fréquentation des sacrements, leurs prières, leurs aumônes, mortifications même seraient-elles donc stériles ? Oui, hélas ! si l'estime du monde, si l'amour-propre, si la vanité en avaient été le principe. Ces âmes, elles aussi, devraient reconnaître un jour qu'elles n'auraient rien gagné pour le ciel, *nihil cepimus*.

Désirons-nous sincèrement que notre travail porte des fruits de vie ? Unis à Dieu par la grâce, abandonnons-nous à la foi de ses promesses et agissons. Comme S. Pierre, sur la parole de Jésus, jetons le filet, c'est-à-dire travaillons avec foi, pour obéir à la loi de notre vie ; comme Simon Pierre, travaillons en présence de Jésus et avec Jésus, et, pour nous comme pour lui, le succès répondra à notre labeur de chrétien qui travaille sous l'œil de Jésus, travaille toujours avec pureté d'intention, pour la gloire de Dieu; qui est heureux de suivre le conseil que Jésus donnait à ses apôtres en une autre circonstance analogue : *Mittite in dexteram navigii rete et invenietis*. Jetez le filet de vos intentions non du côté de la nature, mais du côté de la grâce, non du côté de la terre, mais du côté du ciel. Et alors il cherche la gloire de Dieu avant tout et il trouve en lui l'abondance des biens célestes, son travail est fécond, sa vie méritoire, *et concluserunt piscium multitudinem copiosam*. Rien ne sera oublié au grand jour de la récompense. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XIII

LES DIFFÉRENTES SORTES DE CONSCIENCE

Mes frères,

La conscience est le jugement pratique que porte notre raison sur chacune de nos actions. La loi prescrit ce que *tous* doivent faire ; la conscience me montre ce que *moi* je dois faire. Ecouter la conscience, c'est écouter Dieu : « Tout ce qui n'est pas selon la conscience est péché, » écrivait S. Paul aux Romains (XIV, 25). Aussi il importe d'éviter soigneusement tout ce qui tendrait à obscurcir ou altérer notre conscience, et de la mettre dans son état normal, dans l'ordre, dans la rectitude.

Il n'est donc pas sans utilité de dégager la conscience de certains défauts qui peuvent l'envelopper et la détourner de la voie droite. Pour nous y aider, établissons plusieurs « distinctions » de conscience, en considérant *l'état habituel* de la conscience ou en la considérant *dans ses actes*. Nous traiterons aujourd'hui de la première distinction.

En se plaçant à ce point de vue de son état habituel, état qui influe, plus ou moins ordinairement, sur l'ensemble de ses jugements, la conscience est *droite* ou *faussée*.

I. — *Conscience droite*

Elle est *droite*, quand, formée sainement et prudemment, elle est portée habituellement à voir les choses telles qu'elles sont : les obligations comme des obligations, les fautes légères comme légères, les fautes graves comme graves,

Une conscience droite a beaucoup de chances d'être, le plus souvent, une conscience vraie et de porter un jugement exact sur telle ou telle action.

II. — *Conscience faussée*

La conscience est *faussée*, lorsqu'elle a reçu une formation défectueuse. Elle a besoin d'être redressée et reforgée.

Les consciences faussées se dédoublent en deux catégories diamétralement opposées : il y a les consciences *relâchées* et les consciences *scrupuleuses*.

A) CONSCIENCE LARGE OU RELACHÉE. — 1. *Notion.* On appelle *conscience large ou relâchée* une conscience qui tend à minimiser le devoir, à ne plus le voir là où il est réellement, à ne plus le voir tel

qu'il est réellement, à en diminuer ou annihiler l'ampleur, l'importance, la gravité. Pour des raisons sans valeur, elle juge qu'il n'y a que péché véniel ou même qu'il n'y a pas de péché là où il y a certainement péché mortel. Tandis que la conscience délicate ressemble à une balance à peser l'or, qui révèle la moindre poussière, la conscience large, relâchée, émoussée, ressemble à une bascule à foin, qui s'incline à peine sous le poids d'un kilo.

2. *Fréquence.* — Cette conscience est assez commune et bien des personnes, même chrétiennes, ou se disant ou se croyant telles, se permettent et admettent les actes les plus répréhensibles sans y voir grand mal ou même sans y voir aucun mal. Elles admettent volontiers comme principes les fausses et dangereuses maximes qui courent le monde : « Il faut que jeunesse se passe, qu'elle jette ses gourmes ; » — « Il faut être à la page », et quelle page ! — « Il faut être de son siècle », et quel siècle ! — « Le divorce est un remède aux situations pénibles » ; — « Le dogme n'est pas intangible ; ne peut-on pas faire un tri dans les articles de foi ? » — « Une fois n'est pas coutume », etc.

Elles sont victimes du matérialisme, du sensualisme, du naturalisme, du faux libéralisme qui empoisonnent le monde. Elles sont amenées à ce relâchement par une éducation défectueuse, par la vie sensuelle qui énerve, par la négligence et le délaissement de la prière qui amènent fatalement une diminution des grâces, par le péché d'impureté qui ôte à l'âme toute délicatesse, par la fréquentation des personnes vicieuses, de gens aux mœurs dissolues qui vivent en marge de toute saine morale, par l'attachement aux biens matériels qui relègue au dernier plan les biens spirituels, par l'habitude du péché qui diminue l'horreur qu'on devrait en avoir et oblitère le sens moral, par le défaut de réflexion et de conseil qui laisse notre âme sans direction et sans gouvernail, par une confiance présomptueuse en Dieu et en soi-même, qui fait qu'on s'applique à soi le mot que disait de son maître la vieille servante de La Fontaine : « Dieu n'aura pas le courage de le damner. »

Et c'est ainsi qu'on arrive à se créer un état d'âme dont la laideur ne provoque plus une salutaire réaction, mais qui paraît tout naturel.

3. *Les effets* de ces causes funestes et lamentables se produisent vite et se font sentir lourdement : c'est le dégoût de la piété et de l'effort, c'est l'insensibilité de l'âme aux pieuses exhortations, aux entraînements salutaires du bon exemple, l'absence de remords après le péché, la difficulté du repentir, la multiplication des occasions acceptées et l'attaque plus vigoureuse des tentations, la dureté du relèvement. « La vie dépravée de celui qui a une conscience large, dit S. Vincent Ferrier, ne lui permet plus d'écouter les reproches de sa conscience ; de même qu'un homme qui habite près d'une chute d'eau s'habitue peu à peu au bruit et dort ensuite très bien », comme celui qui est près d'un chemin de fer ou d'un grand garage d'autos.

4. *Remèdes.* — Ce laxisme est condamné par l'Eglise et par la saine raison. On n'a pas le droit de suivre la conscience relâchée, toutes les fois qu'on soupçonne qu'une chose est mauvaise.

Il faut, au contraire, rechercher quels remèdes sont propres à corriger une telle conscience. Notons la prière fréquente et humble, la méditation de la mort, du jugement, du ciel, de l'enfer, l'examen de conscience fréquent, les exercices d'une bonne retraite où l'âme se recueille, se met sérieusement en face d'elle-même, de Dieu, de l'éternité, l'étude de la religion, la fréquentation de bonnes personnes, la fuite des occasions dangereuses, les bonnes lectures, le recours prompt au sacrement de pénitence, la sainte communion, la docilité, car une conscience faussée ne peut pas se redresser elle-même et a besoin d'un tuteur qui est le directeur spirituel, ordinairement le confesseur.

B) Conscience scrupuleuse. — 1. *Notion.* Aux antipodes de la conscience relâchée, nous trouvons la conscience *scrupuleuse*, qui non seulement exagère l'importance des devoirs, comme ferait une conscience étroite, mais juge, pour des motifs futiles ou même sans motif, qu'il y a péché là où il n'y en a pas, qu'il y a péché mortel là où il n'y a que péché véniel ; qui considère comme défendu ce qui est permis, comme une faute ce qui n'est qu'imperfection, et revient sans cesse avec inquiétude sur les fautes ou les prétendues fautes du passé, recommence ses prières sous prétexte qu'elles n'ont pas été bien faites. Un scrupuleux ressemble à un cheval ombrageux qui s'effraie de l'ombre d'un arbre, ou d'une pierre sur la route, et qui expose ainsi l'attelage au plus grand danger.

Il ne faut pas confondre une conscience scrupuleuse avec une conscience simplement *délicate* ou timorée, qui, préoccupée de son salut et guidée par l'amour de Dieu, craint les fautes les plus légères, met tout son soin à éviter le péché, et, quoique timide, ne se trouble pas inutilement. Le scrupule est une maladie qui cause le désordre dans l'âme et peut même influer sur la santé du corps.

Il y a des degrés dans le scrupule. Une conscience peut être plus ou moins scrupuleuse, ou totalement, absolument, ou sur certains points, comme les confessions passées, les mauvaises pensées, ou n'avoir que des tendances, qui peuvent devenir dangereuses.

2. *Causes.* — Si nous recherchons *les causes* les plus ordinaires qui jettent et maintiennent le scrupule dans les consciences, nous trouvons, à des doses diverses, une confiance excessive en son propre jugement, un orgueil qui inspire cette confiance, la fréquentation de scrupuleux, la lecture de livres trop sévères, la culture d'une fausse mystique, l'ignorance théologique, une crainte excessive de Dieu que l'on regarde comme un maître sévère, un surveillant implacable plutôt que comme « Notre Père » plein de bonté et de miséricorde, un manque de psychologie, qui nous fait prendre les tentations pour des consentements, des impressions pour des jugements. Ajoutez parfois des dispositions corporelles : corps fatigué par le travail ou les austérités, maladies d'estomac ou autres, tempérament porté à la mélancolie, aux « idées noires », à la neurasthénie, etc. — Le scrupule peut aussi provenir du démon qui se plaît à nous voir dans ce maquis, dans cette mare stagnante, où nous nous débattons, où nous nous embourbons sans pouvoir avancer dans le chemin de la perfection, où nous tombons facilement dans le découragement, où nous usons même notre santé, où, en somme, nous empoisonnons notre vie spirituelle et notre vie corporelle.

Tout scrupuleux est timide et par là-même ne peut devenir parfait ; il ressemble à un soldat peureux qui n'a pas le courage d'affronter l'ennemi et qui rend les armes avant l'attaque.

Dieu permet cette tentation pour éprouver notre fidélité et accroître nos mérites. Il nous donne toujours la grâce nécessaire, et, si nous l'utilisons, le

scrupule sert à purifier notre âme, à nous donner l'humilité, à nous attacher plus généreusement au service de Dieu.

3. *Remèdes.* — Si nous voulons guérir de nos scrupules, il faut en éviter et supprimer les causes.

Le scrupuleux doit fortifier son tempérament physique, s'il en est besoin, s'exercer à l'humilité, mépriser les scrupules, surtout obéir rigoureusement à son confesseur, à son directeur de conscience. Il doit se persuader que lui-même est un aveugle incapable de se décider, de se conduire, et se laisser mener aveuglément par celui qui entreprend de guérir sa conscience et de la diriger dans la voie droite, dans la morale raisonnable. Qu'il évite la confession générale, ainsi que les retours sur les confessions précédentes. En cela comme en tout, le scrupuleux doit obéir à son directeur de conscience.

Je le sais, une objection se dresse vite devant le scrupuleux, qui dira : « Je ne me suis pas assez expliqué, j'ai dû laisser dans l'ombre certains détails, je n'ai pas fait voir en pleine lumière mon état de conscience ; mon confesseur n'a peut-être pas très bien compris ; peut-être se trompe-t-il ? » Cette objection doit tomber d'elle-même. Mettons les choses au pire, supposons que le confesseur se trompe en ordonnant ; certainement le scrupuleux ne peut pas se tromper en obéissant ; la voix du confesseur est la voix de Dieu, qui ne condamne jamais quelqu'un qui lui obéit.

Le scrupuleux ne doit même pas changer de confesseur, à moins que son confesseur ne lui paraisse sérieusement manquer de fermeté ou ne lui donne que des règles incertaines ou imprécises. A plus forte raison, le scrupuleux ne doit pas « courir » tous les confesseurs, sous prétexte qu'il n'en trouve pas jusqu'ici qui serve ses scrupules, et, en définitive, son orgueil.

Et, quelque doute qu'il puisse concevoir sur la validité d'une absolution reçue, il doit marcher sur tous ses scrupules et ne pas s'abstenir d'une communion qu'il devait faire.

Un scrupuleux ne doit pas s'arrêter à ses doutes, car ceux-ci ressemblent à de la poix ou à de la glu, qui s'attache d'autant plus qu'on cherche à s'en dégager (Scaramelli). Obéir à son directeur de conscience : tout est là. Sans doute le scrupuleux est à plaindre. Qu'il offre toutes ses inquiétudes, ses angoisses, ses souffrances morales, parfois terribles, à Dieu, Père très aimant, très bon et très miséricordieux, et qu'il prie avec confiance, et Dieu aidant, il finira par se guérir.

* *

En résumé, la morale ne doit être ni trop facile ni trop sévère. Elle tient le juste milieu entre le relâchement et le scrupule. Evitons toute rupture d'équilibre. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DE SAINTE GERMAINE COUSIN
(15 juin)

VICTIME IMMOLÉE ET GLORIFIÉE [1]

Si compatimur, ut et conglorificemur.
Si nous souffrons avec Jésus-Christ, c'est pour être glorifiés avec Lui. (Rom., VIII, 17).

Mes frères,

Tout prêtre de l'Ancienne Loi, dit S. Paul, offrait à Dieu un double sacrifice, *munera et hostias offerebat* : l'un, extérieur, public et solennel, qui comportait l'immolation d'une victime choisie, taureau, bouc ou génisse : c'était le sacrifice de propitiation sur l'autel des holocaustes ; — l'autre, privé et non sanglant, constitué par l'offrande des dons symboliques, pain, vin, huile et encens, qui accompagnaient la victime immolée : c'était le sacrifice de louange sur l'autel des parfums.

Sous la Loi nouvelle, continue l'Apôtre, un seul genre d'autel est dressé, mais il remplace avantageusement celui des holocaustes et celui des offrandes ; un seul sacrifice a lieu, mais il vaut pour la louange autant que pour l'expiation ; une seule victime est offerte, mais elle est divine et elle suffit à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Du reste, vous la connaissez : c'est le Christ, — le Christ, victime immolée, qui chaque jour, sur la pierre du sacrifice, renouvelle sa mort mystique pour la rémission de nos péchés ; le Christ, victime glorifiée, qui tous les jours, sur la table des oblations, reçoit, avec nos prières et nos adorations, le tribut d'hommages qui lui est personnellement dû.

C'est à ces deux titres, m. f., ou, pour parler plus exactement, c'est à cause de sa participation à l'immolation et à la gloire du Christ, — *si compatimur, ut et conglorificemur*, — que la piété de votre Pasteur a voulu ériger ici, dans une chapelle délicatement restaurée, un autel nouveau, en l'honneur de l'aimable Sainte qui, jadis, accueillit avec tant de faveur, auprès d'elle, les prémices de son ministère, et qui maintenant, auprès de vous, bénit encore si manifestement les efforts de son zèle et les succès de son apostolat.

Avec lui, j'estime que cet autel convient parfaitement à l'humble Bergère de Pibrac. Il lui convient sous le double rapport du *sacrifice* et de la *louange*. Car, à l'exemple du Christ et en union intime avec lui, sainte Germaine nous apparaît, tout à la fois, comme une *victime immolée durant sa vie*, dont cet autel, autel du sacrifice, rappellera l'immolation ; et comme une *victime glorifiée après sa mort*, dont ce même autel, qui est aussi celui de la louange, perpétuera la gloire au milieu de vous.

C'est ce que je voudrais vous montrer.

I. — *Sainte Germaine, victime immolée*

Analysant les causes de la Passion du Sauveur, S. Thomas remarque que le Christ fut, tour à tour, victime de sa propre charité, de la justice divine et de la perversité humaine. Lui s'offre, son Père l'abandonne, les Juifs le mettent à mort. Ces trois causes, m. f., se retrouvent dans la vie souffrante de sainte Germaine. Elle aussi, fut une victime sacrifiée par Dieu, maltraitée par les hommes, volontairement immolée.

1. *Sacrifiée par Dieu.* — Dieu d'abord l'avait par avance sacrifiée, puisque par avance il l'avait disgraciée, lui refusant tous les dons de la nature, tous les biens de la fortune, toutes les joies de la famille.

Elle n'était point belle, vous le savez, de la beauté du corps. Malingre et chétive, infirme et percluse, la fièvre brûlait son sang, la scrofule labourait ses chairs, d'horribles écrouelles couvraient son corps et déformaient ses membres. La nature fut sa première marâtre.

Elle n'était point riche, non plus, des biens de la terre. Si ses parents possédaient en propre la maison qu'ils habitaient et le modeste champ qu'ils travaillaient de leurs mains, pour Germaine, devenue la

[1] Ce sermon a été prononcé pour l'érection d'un autel à sainte Germaine.

plus pauvre des pauvres, il n'y eut bientôt plus de place au foyer domestique, plus de place à la table de famille.

Orpheline dès l'âge le plus tendre et délaissée par un père indifférent, elle ne connut jamais la douceur de l'amour maternel, les prévenances, les soins, les attentions, les baisers et les caresses d'une mère. Dieu, qui l'avait privée de tous ses biens, l'avait en même temps sevrée de toutes les joies.

2. *Maltraitée par les hommes.* — Et les hommes l'abreuvèrent de toutes les amertumes. Nulle part, ni chez elle, ni hors de chez elle, son infortune ne trouva de pitié.

Quand son père se fut remarié, sa seconde femme ne put même supporter la vue de la pauvre infirme. Eté et hiver, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, comme dans le froid, la pluie ou la neige, elle l'envoyait, à la première heure du jour et souvent sans pain, garder les troupeaux au fond de la vallée. Et le soir venu, lorsque, exténuée de fatigue, épuisée de travail et mourante de faim, elle paraissait sur le seuil du logis, on lui jetait, avec des menaces et des coups, un morceau de pain noir, pour qu'elle s'en nourrisse, seule, dans un coin, comme un chien à qui l'on abandonne les restes du repas.

Et elle s'en allait, la malheureuse enfant, près de la porte d'entrée, dans ce dessous d'escalier, témoin muet de tant de vertu cachée, dévorer avec ses larmes silencieuses le pain de sa misère, et étendre sur un fagot de sarments la douleur de ses membres amaigris. Telle fut sa vie de famille.

Persécutée au dedans, elle n'était pas mieux traitée au dehors, objet de toutes les railleries et de tous les sarcasmes. On riait de sa faiblesse, on se moquait de ses infirmités, on ridiculisait sa personne, on tournait en dérision tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, jusqu'à ses actions les plus saintes. Si bien que, sur les lèvres des paysans ameutés contre elle, un surnom odieux avait remplacé le doux nom de Germaine : elle ne s'appelait plus que « la bigote ».

Quelle vie d'humiliations que la sienne, m. f., et quelle vie de souffrances ! On peut dire qu'à l'exemple du Christ, Germaine a connu et expérimenté toutes les douleurs humaines : et celles qui torturent le corps, et celles qui meurtrissent l'âme, et celles qui brisent le cœur. Elle était née sur la croix, elle y a vécu et elle y est morte.

3. *Immolée par elle-même.* — Or, m. f., — et c'est ici qu'apparaît sa part personnelle dans l'immolation, — ces peines physiques et morales qui l'accablaient sans répit, non seulement elle les a supportées avec patience et résignation, mais elle les a acceptées de grand cœur. Plus que cela, elle les a voulues, désirées, embrassées avec ardeur, heureuse, malgré tout, oui, heureuse au milieu de ses tribulations, heureuse, en portant sa croix, de marcher sur les pas de Jésus et de lui ressembler.

Ne savait-elle pas, en effet, que la souffrance nous rend conformes au Christ et que c'est lui, en somme, que Dieu voit en nous, lorsqu'il nous aperçoit, comme lui, cloués par l'adversité sur l'Arbre du sacrifice ? Aussi bien, racontent ses biographes, elle aimait à venir souvent et longuement s'agenouiller au pied des grandes Croix de bois qui se dressaient à la lisière de la forêt ou aux carrefours des chemins. Là, disent-ils, elle se retrouvait tout entière, et dans l'image du divin Crucifié se plaisait à se reconnaître.

S'il avait les mains et les pieds percés, n'était-elle pas percluse de ses membres ? S'il ne savait où poser sa tête, elle n'avait, elle, pour reposer la sienne, qu'un oreiller de sarments. Si le corps de Jésus était couvert d'horribles blessures, d'horribles ulcères couvraient le sien. S'il était nu, elle était à peine vêtue. S'il avait soif, elle n'avait pour boire que l'eau des fontaines. S'il était seul, elle était abandonnée. S'il était insulté, elle était méprisée. S'il était crucifié, elle était maltraitée, meurtrie, broyée, brisée comme lui, et comme lui, victime à la fois de la disgrâce de Dieu et de la malice des hommes.

4. Voilà, m. f., ce que vous rappellera cet autel, où chaque messe dite doit renouveler le sacrifice du Calvaire.

Il vous rappellera d'abord l'immolation du Christ, car le Calvaire et l'autel ne se séparent point. C'est toujours la même montagne sainte, d'où coule à flots pressés le fleuve du salut. C'est toujours la même Croix dressée qui étend sur nous ses bras sanglants. C'est toujours la même Victime immolée qui s'offre à Dieu son Père, pour la rémission de nos péchés.

Il vous rappellera ensuite, avec l'immolation du Christ, l'immolation de son humble servante, sainte Germaine, qui, étroitement unie à lui, d'esprit et de cœur, voulut, durant sa vie, prendre une si large part à toutes ses souffrances, afin de compléter, comme le veut S. Paul, les effets de sa Passion et de travailler avec lui à la rédemption des âmes.

Il vous rappellera enfin le devoir de votre propre immolation par l'acceptation, pleinement résignée, sinon amoureusement embrassée, de toutes les peines de l'existence. Car, dans ces peines que nous maudissons trop souvent, Dieu a enfermé le prix de notre bonheur futur. Par elles, nous expions le passé ; par elles, nous sanctifions le présent ; par elles, nous préparons l'avenir.

II. — *Sainte Germaine, victime glorifiée*

La souffrance, en effet, m. f., — et c'est encore S. Paul qui l'affirme, — est la condition de la gloire. Elle en est le prix, elle en est la mesure, pour le Christ d'ailleurs, aussi bien que pour chacun de ses élus : *oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.*

Et de fait, c'est après sa Passion et après sa mort que le Sauveur a été successivement glorifié — et par son Père, qui l'a exalté au-dessus de toute créature et l'a placé à sa droite ; — et par l'Eglise, qui a reconnu sa divinité et s'est prosternée à ses pieds ; — et par l'humanité entière qui, à tout le moins, s'est inclinée devant lui, proclamant sa grandeur et célébrant ses bienfaits.

1. *Exaltée par Dieu.* — C'est aussi après sa mort que Dieu voulut glorifier ici-bas, aux yeux des hommes, celle que lui-même avait disgraciée au cours de sa vie.

Une série ininterrompue de miracles, qui attestent l'intervention divine, commença du jour où le corps virginal de sainte Germaine fut retrouvé, intact, dans l'église où on l'avait enseveli, quarante ans auparavant. Sur ce tombeau glorieux, miraculeusement préservé de la corruption jusque dans les modestes fleurs qui l'embaumaient, les prodiges devinrent si nombreux et si éclatants qu'à plusieurs reprises les archevêques de Toulouse en demandèrent la constatation officielle.

Aussitôt, la renommée de la petite Bergère franchit les limites de son pays natal, s'étendit dans toute la France, pénétra dans les nations étrangères, portant au loin et en tous lieux, avec l'annonce de sa puissance, l'invocation de son nom. Et depuis lors,

et pendant trois siècles, qui pourrait raconter toutes les merveilles opérées : les guérisons, les protections, les grâces de toutes sortes, obtenues par son intercession et dont témoignent à nos yeux les innombrables « ex-voto » dont son sanctuaire est rempli ?

Etoile nouvelle au firmament des saints, Germaine brillait d'un éclat particulièrement vif et, autant par le nombre de ses miracles que par l'étendue de la dévotion dont elle était l'objet, « elle allait partager avec Geneviève et Jeanne d'Arc la gloire et la faveur des grandes Saintes de la Patrie ».

Dieu, en la glorifiant ainsi, la dédommageait de toutes les disgrâces passées.

2. *Honorée par l'Eglise.* — Et l'Eglise, à son tour, la comblait d'honneurs, l'entourait d'une gloire qu'aucune autre gloire terrestre ne saurait égaler, l'élevant peu à peu, degré par degré, jusqu'aux plus hauts sommets qu'une créature humaine puisse atteindre. Suivez par la pensée, m. f., les étapes de cette incomparable ascension.

En 1843, l'Eglise reprenait son procès de béatification et recevait sa cause. En 1845, par la bouche de Grégoire XVI expirant, elle la déclarait « Vénérable ». En 1847, elle reconnaissait l'héroïcité de ses vertus et, du même coup, la donnait pour modèle au monde catholique. Quelques années plus tard, en 1852, elle admettait l'authenticité de ses miracles, officiellement constatés et publiés. En conséquence, deux ans après, elle la proclamait « Bienheureuse », digne de tous les honneurs ecclésiastiques. Enfin, le 29 juin 1867, sous la coupole de Saint-Pierre, Pie IX, entouré de plus de cinq cents patriarches, cardinaux, évêques ou archevêques, venus de toutes les parties du monde, en présence d'une foule immense de cent mille pèlerins parlant toutes les langues, aux acclamations enthousiastes de l'univers entier, représenté auprès de lui par ses pasteurs et ses fidèles, Pie IX la canonisait et la proclamait « Sainte ».

Suprême honneur ! L'humble petite bergère de Pibrac montait sur les autels, offerte à notre vénération, proposée à notre imitation, l'objet de notre culte, louée, chantée, admirée, invoquée par l'Eglise qui, en un jour d'allégresse, couronnait son front d'une auréole auprès de laquelle pâlissent tous les diadèmes de la terre : *coronavit eam mater sua diademate... in die lætitiæ.*

3. *Vénérée par le monde.* — Dès lors, a-t-on dit, « à la gloire du Ciel qu'elle avait demandée vint s'ajouter la gloire de ce monde, à laquelle elle n'avait jamais songé ». Pour récompenser son humilité, Dieu lui accordait la popularité.

A dire vrai, cette faveur du peuple, Germaine la possédait déjà. Car, depuis longtemps, la dévotion privée des fidèles avait devancé le culte officiel et public. Elle durait même depuis des siècles, toujours grandissante, quand l'Eglise la consacra définitivement. Mais alors elle prit une telle extension et une telle intensité que les désirs et les souhaits de ses plus fervents admirateurs furent dépassés.

On le vit bien aux jours inoubliables de la Béatification et de la Canonisation, lorsque, tour à tour, Rome, Toulouse et Pibrac, célébrant sa fête, rivalisèrent de splendeurs, avec tant d'unanimité dans l'amour et tant d'enthousiasme dans son expression, que l'histoire en gardera toujours le souvenir. Et, privilège plus rare encore, dans cette faveur du peuple et du monde, Germaine avait réuni tous les suffrages. Riches et pauvres, savants et ignorants, prêtres et laïques, tous la louaient, tous l'invoquaient, tous l'aimaient, jusqu'aux incrédules eux-mêmes qui se plurent à vénérer en elle la « pauvreté glorifiée ».

Mais si le peuple, m. f., lui donna, avec sa foi et son amour, ce qu'il avait de meilleur dans le cœur, les savants et les artistes, de leur côté, lui ont consacré les chefs-d'œuvre de leur esprit, de leur talent et parfois de leur génie. Historiens, orateurs et poètes, peintres, musiciens et sculpteurs, tout ce que la seconde moitié du XIX^e^ siècle a compté, dans le Midi, d'hommes illustres, a largement payé à sainte Germaine sa dette de reconnaissance, chanté de mille manières sa grandeur et ses vertus et inscrit à jamais son nom au livre de l'Immortalité.

Par sa dévotion et ses chefs-d'œuvre, sur le front déjà auréolé de notre Sainte, le monde a posé une troisième couronne de gloire.

* *

A cette glorification universelle, votre paroisse, m. f., s'était certainement associée autrefois. Elle la renouvelle en ce jour. Cet autel que vous avez érigé en son honneur lui apporte, de votre part, un nouveau tribut d'hommages. Il lui redit votre fidélité, votre confiance, votre reconnaissance et votre amour. Et avec ces sentiments, ce sont tous les dons spirituels de votre âme qu'il lui offre. Aussi bien, je vous l'ai dit : c'est un autel de louanges, où sont déjà déposées les offrandes de vos cœurs, où déjà brûle et monte vers elle, comme un encens très pur, l'ardente supplication que votre amour enflamme.

Que la sainte Bergère accueille donc favorablement vos prières et qu'elle daigne les exaucer ! Qu'elle change, elle aussi, vos hommages en bénédictions, et qu'elle vous rende en grâces ce que vous lui aurez témoigné en affection !

C'est le vœu, m. f., que formulait le roi Salomon, au jour de la Dédicace solennelle de l'autel et du Temple édifiés à Jérusalem. C'est également le vœu que je forme en terminant. Avec lui, ô Vierge douce et bienfaisante, protectrice de cette ville et gardienne de cette paroisse, avec lui j'oserai vous dire :

« Chaque fois que l'un de vos enfants, quel qu'il soit, viendra ici, près de cet autel, vous exposer sa requête, et que, connaissant la plaie de son cœur, il tendra vers vous ses mains suppliantes, ah ! du haut du Ciel où vous régnez, prêtez l'oreille à sa demande et faites pour lui tout ce qu'il vous aura prié de faire : *Facies omnia pro quibus invocaverit te.*

« Tous alors apprécieront la force de votre bras et la puissance de votre intercession. Tous apprendront à connaître votre nom, à vénérer votre image, à chérir votre autel. Tous vous béniront. Et, parce qu'ils étendront ainsi votre culte sur la terre et que, jusqu'à la fin des temps, ils perpétueront ici-bas votre gloire, nous, vos dévots et fidèles serviteurs, à l'exemple du pieux monarque qui se réjouissait de la faveur marquée à sa ville et à son temple, nous serons fiers non seulement du lieu voisin qui vous vit naître et du sol privilégié que vous avez foulé, mais aussi de cette sainte maison qui, près de nous, vous abrite et du sanctuaire béni qu'au milieu de nous vous avez choisi. » Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DE S. LOUIS DE GONZAGUE (21 juin)

L'HISTOIRE D'UNE VOCATION

Comprehensus sum a Christo Jesu.
J'ai été saisi par le Christ Jésus. (Phil., III, 12).

Mes chers amis, Mes frères,

Toute ascension d'une âme est une conquête de Jésus crucifié : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Mystère d'amour et bienfait gratuit, puisque Dieu prédestine librement ses élus, en les rendant semblables à son Christ. Mais comme à l'ordinaire Dieu n'agit pas seul dans la conduite des âmes, je veux vous montrer aujourd'hui le développement du plan divin en S. Louis de Gonzague et considérer avec vous l'action de *sa mère* qui a préparé les voies à la grâce, l'action *personnelle* de notre saint qui y a correspondu, et en dernier lieu l'action *divine* qui fut sans doute le principe, mais aussi le complément et la couronne des deux autres actions.

Daigne S. Louis de Gonzague nous bénir !

I. — *Action maternelle*

Comprehensus sum a Christo Jesu. Dès son enfance, Louis de Gonzague fut conquis par le Christ Jésus. Mais Dieu, qui veut bien se servir d'auxiliaires, a coutume de placer auprès des âmes qu'il se choisit, une sorte d'ange visible pour être l'instrument de sa grâce et de ses secrets desseins. Tel fut près de Louis de Gonzague le rôle de sa mère.

Elle était digne de ce rôle, et s'y était préparée avec soin. Même au milieu des cours, elle avait gardé intactes la fraîcheur de son âme et la piété de son cœur. Bien résolue à se sanctifier dans l'état du mariage, elle avait offert d'avance à Dieu ses enfants, son plus grand désir étant de les consacrer à son service. Elle entoura donc d'une jalouse vigilance son aîné ; dès le jour de sa naissance, elle lui fit faire le signe de la croix et continua chaque jour cette pieuse pratique. Les noms de Jésus et de Marie, puis bientôt le *Pater* et l'*Ave,* furent les premiers mots qu'elle lui apprit. Elle ne perdait pas une occasion, malgré la jeunesse de l'enfant, de le porter vers la piété. Bien avant de pouvoir raisonner, le petit Louis croissait déjà dans l'amour de Dieu, si bien que son précoce attrait pour la prière, l'oraison, la mortification, fit présager de bonne heure l'extraordinaire degré de vertu qu'il devait atteindre. La pieuse mère, sachant que rien n'est plus grand, que rien n'est plus beau que le service divin, exprimait un jour le désir de voir l'un de ses fils embrasser l'état religieux. « Ce sera peut-être moi, » lui répondit l'enfant. A partir de ce jour, gardant dans son cœur cette parole d'espérance, elle se fit le guide discret de la vocation de son fils.

Heureuse mère ! Dieu connaît vos désirs, il les réalisera ; Dieu a entendu vos prières, il les exaucera. Comme un écho mystérieux, l'appel divin a retenti au cœur de votre enfant. Quelques années encore, et il retentira de nouveau, mais cette fois indubitable, impérieux, irrésistible.

C'est l'heure des difficultés. Quoique bon chrétien, le prince de Gonzague est ambitieux et il fonde sur son fils aîné, sur notre Louis, les plus légitimes espérances. Sa mère fit les premières ouvertures à son époux et calma les premières colères. Dans cette lutte de l'orgueil paternel contre Louis de Gonzague et contre l'appel de Dieu, elle fut toujours aux côtés de son fils, recevant ses confidences et lui donnant ses conseils. Jamais elle ne cessa de mêler aux siennes ses prières et ses souffrances, prête à toutes les générosités, prête à tous les sacrifices. Oui, elle était digne d'être la mère d'un saint, digne du dépôt que Dieu lui avait confié.

Arrêtons-nous à cette leçon, car si l'enfant est un dépôt confié au foyer chrétien, souvent son avenir est au pouvoir de sa mère. « L'homme moral, a dit J. de Maistre, est peut-être formé à dix ans, et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais [1]. » Les leçons d'une mère, les prières qu'elle nous murmure ne s'arrêtent pas à l'intelligence; elles vont jusqu'au cœur et le cœur nous mène. N'est-ce pas, m. f., sur les genoux d'une mère que vous avez balbutié vos premières prières, que vous avez reçu les premiers conseils, la première éducation et n'est-il pas vrai que ces conseils et que ces prières, illuminés des sourires et des caresses maternels, ont gardé tout leur parfum et tout leur charme ? N'est-il pas vrai que ce souvenir est encore la règle de notre conduite et que ces premiers principes, profondément enracinés en nous, ont souvent plus de poids que tous les raisonnements de la logique ou même de l'intérêt ?

Mais, dites-moi, quelle mère vraiment chrétienne n'a pas le désir de voir l'un de ses fils à l'autel ? Eh bien ! ce bonheur, pour une grande part, est dans vos mains, car beaucoup de vocations religieuses, beaucoup de vocations sacerdotales naissent sur les genoux d'une mère ou sont provoquées par elle. « Il y a des mères qui ont une âme de prêtre et cette âme, elles la donnent à leurs enfants, » a écrit René Bazin *(Magnificat)*. Mettez dans l'âme de vos enfants l'amour du Christ Jésus ; apprenez-leur les grandeurs, les beautés du prêtre ; formez-les à la vertu en y employant vos leçons, vos exemples et surtout vos prières, et vous verrez à vos foyers les vocations éclore comme au printemps les fleurs. Puisse, ô mères chrétiennes, cet exemple vous encourager et vous inspirer de saintes ambitions !

II. — *Action personnelle*

Comprehensus sum a Christo Jesu. La mère a préparé la conquête ; maintenant l'enfant va se livrer lui-même.

Pour que N.-S. Jésus-Christ s'empare d'une âme, il faut que cette âme se donne, car l'amour est la seule chaîne des conquêtes divines. Louis de Gonzague saisi, conquis par l'amour, s'est donné à Jésus de tout l'élan de son cœur, de toute l'ardeur de son âme, de toute la force de sa volonté.

« Voyez, mes frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée » (Bossuet). Dès l'éveil de la raison, Louis se donne à Dieu ; à l'âge de sept ans il prend la résolution d'être un saint. Ce n'est d'abord qu'un attrait irraisonné, une impulsion de

[1] *Soirées de St-Pétersbourg,* 3e Entretien, Le comte.

la grâce du baptême ; mais peu à peu, à mesure qu'il grandit, à mesure qu'il prend conscience de lui, à mesure qu'il comprend les exemples et les leçons de sa mère, c'est par un mouvement plus réfléchi et plus volontaire qu'il tend vers Dieu, qu'il cherche Dieu. A un âge où la plupart des enfants, heureux parce qu'ils ignorent la vie, ne songent guère qu'à leurs amusements, il fait en l'honneur de la Vierge le vœu de chasteté, se donnant à elle corps et âme, plus sûrement guidé par son cœur que le commun des hommes par la raison. — Il garda si bien son vœu qu'il n'eut jamais rien à souffrir contre cette vertu, menant dans la chair une vie angélique.

Ses progrès émerveillaient son entourage, car cet élan, loin de se ralentir, chaque effort, chaque générosité nouvelle semblent l'accélérer : il consacre une bonne partie de ses journées à la prière, il prolonge des jeûnes rigoureux, il se flagelle et mortifie de mille manières sa chair innocente. La seule vue du crucifix l'enflamme : il veut rendre souffrances pour souffrances, amour pour amour ; et, au milieu de la cour paternelle, il pratique la pauvreté, l'oubli de soi, l'obéissance, paraissant même le serviteur de ses domestiques.

Mais il a entendu l'appel du sacerdoce, l'appel de la vie religieuse. Une âme comme la sienne, ne pouvant rien faire à demi, va où il y a plus de sacrifices, pour donner plus d'amour. Ses ambitions sont grandes, certes : il cherche un Ordre austère, un Ordre dans lequel il puisse sauver des âmes, un Ordre où se trouvent la pauvreté et l'oubli, où ne pénètreront ni les dignités, ni les honneurs : voyant tous ces avantages réunis dans la Compagnie de Jésus, c'est là qu'il se décide à entrer.

Le marquis de Gonzague, passionné de gloire humaine, ne répondit aux premières demandes de son fils que par une crise de fureur. Des années durant, il emploiera, pour ébranler cette résolution et lasser son fils, toutes les ruses, toutes les séductions, toutes les cajoleries et les menaces que peuvent suggérer l'amour et l'orgueil paternels.

Peine perdue. Louis s'est donné tout entier et, confiant dans la force de son Dieu, il attend patiemment l'heure du ciel. Il l'attend, mais il la presse de ses supplications et de ses souffrances, faisant précéder et suivre d'une sanglante discipline chacune de ses démarches auprès de son père, et mêlant dans une même offrande au ciel son sang, ses larmes et ses prières. Tant de constance l'emporte enfin et le marquis vaincu accepte le sacrifice. Louis de Gonzague, prince du Saint-Empire, quitte ses biens et ses titres, abandonne ses espérances humaines, pour entrer au noviciat de la Compagnie de Jésus.

Le bonheur, il en jouit, puisque dépouillé de tout il ressemble effectivement au divin Maître, mort tout nu sur la croix. Tout en s'abandonnant à l'intimité divine, il s'applique d'autant plus à se cacher, à se mortifier, à obéir et à corriger quelques excès de sa vertu, que sa renommée grandissante le désigne davantage aux regards et à la vénération publique. Son humilité couvrait toutes ses vertus, mais ne les cachait qu'à ses propres yeux ; elle en rehaussait l'éclat aux yeux de ses confrères et l'on trouvait dans ce novice, presque encore enfant, la sagesse et la pondération d'un vieillard, jointes à la générosité d'un jeune homme et à l'ardeur d'un séraphin, si bien que sa courte vie laissa dans la maison un sillage de sainteté.

Jeunes gens attirés par le plaisir, fascinés par les jouissances, vous à qui le monde fait fête, considérez ici celui que vous devriez prendre pour votre modèle. « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, » vous chante le monde. Eh quoi ! Dieu est-il donc un maître quelconque, que les restes d'une existence usée par les créatures lui puissent suffire ? Et sommes-nous libres de ne le servir qu'après avoir cueilli dans la vie toutes les fleurs, tous les plaisirs qui nous enchantent ?

Non, m. f., Dieu nous demande notre jeunesse, il veut les premières effusions de notre cœur. Il les veut et les mérite doublement puisqu'il est le souverain Maître et puisque nous avons été conquis par le sang de Jésus. Louis de Gonzague a triomphé des appétits d'indépendance, de jouissance et de volupté, que toute chair porte en elle-même ; suivons son exemple et soyons comme lui entièrement à Dieu.

Admirons aussi la constance et le courage qu'il mit à répondre à l'appel de Dieu. Son exemple mérite d'être médité, car l'orgueil mondain du marquis son père a plus d'imitateurs que la piété de sa mère, et il se trouve souvent des parents qui osent s'opposer à Dieu et contrecarrer la vocation de leurs enfants. Pourtant, il importe au salut de chacun de réaliser sa vocation. Dieu qui nous a créés pour sa gloire, assigne à chacun d'entre nous sa place, et il compte sur notre fidélité. — Sa vocation, il faut la garder fidèlement, savoir résister silencieusement mais fermement, obéir respectueusement sans doute, mais toujours en réservant les droits de Dieu pour les faire prévaloir au moment favorable.

III. — *Action divine*

« *Comprehensus sum a Christo Jesu.* Je suis la conquête du Christ. »

Dieu, m. f., ne se laisse pas vaincre en amour ; et cette conquête, préparée par la mère, acceptée et ratifiée par le fils, il l'assure et l'affermit par des grâces de choix. Sans doute, la grâce est aussi nécessaire pour inspirer les actions que pour les accomplir, car « tout don parfait vient d'En-haut » ; mais la fidélité compte devant Dieu et quand une âme généreuse, oubliant la terre et ses attraits, fixe ses yeux sur le Modèle divin et s'efforce de le reproduire, Dieu prend alors cette âme, il en fait un tabernacle de sa charité, il s'y repose avec délices, et jouit dans ce cœur pur et fidèle de l'amour que la plupart des hommes lui refusent ou lui mesurent si parcimonieusement. Bien plus, ces âmes belles, nobles, détachées, prêtes à tout, Dieu les veut encore plus belles ; il les marque de son empreinte, il les pare de vertus délicates, il les garde comme « la prunelle de son œil », et il en écarte, comme d'une fleur éclatante mais fragile, tout ce qui les pourrait ternir. Aussi la générosité et l'amour qui débordaient du cœur de Louis de Gonzague, furent-ils une constante provocation aux munificences divines qui achevèrent l'œuvre de sa perfection.

En récompense de son vœu de chasteté, il reçut le don de virginale pureté, que ne troublèrent ni les sollicitations du monde, ni les convoitises de la chair, ni les suggestions de Satan. Tout jeune encore, il se rendit si bien maître de ses sens que Dieu lui donna le don de prière, et le préserva des distractions et des sécheresses, qui si souvent nous éloignent de lui, nous dépriment et nous désolent.

« Je vous quitte pour un peu de temps, mais vous me verrez bientôt. » Une seule fois, Dieu semble le

quitter et se cache à son âme, et le pauvre saint, désemparé, ne sait plus que devenir : « O moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi si j'ose vous contredire, mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop ! [2] » Et le Maître revient. — Pour le mieux avoir, Dieu l'attire loin du monde et bientôt l'intimité divine prend toute sa vie, accapare ses pensées, de sorte qu'il ne vit plus, mais c'est Jésus qui vit en lui.

Cette possession transparaît dans son extérieur; à la moindre occasion, son visage s'empourpre, sa poitrine se gonfle, son cœur bat violemment et son âme ravie s'abîme en Dieu dans les douceurs de l'extase. De telles émotions très fréquentes font craindre pour sa santé, et ses supérieurs, pour le ménager, lui ordonnent de cesser l'oraison et d'éviter même la pensée de Dieu. C'est alors une lutte héroïque de la part de Louis : il cherche les moyens de fuir Dieu, il s'efforce d'oublier ses propres pensées et d'étouffer les secrets de son cœur, car l'obéissance le demande; mais il eût pu répéter comme S. François d'Assise : « O Christ, tu m'as dérobé mon cœur et tu me dis de le régler pour t'aimer ! Tu n'as pas su te défendre de l'amour, toi !... Tu ne t'es pas retenu avec sagesse, quand tu embrassais tous les hommes du haut de la croix... Alors, si je suis à mon tour enivré par l'amour, qui peut me le reprocher ? »

Louis se fatigue en vain pour oublier Dieu, car il le retrouve partout. Et le Maître semble le poursuivre et vouloir se rapprocher encore de lui, si bien que placé entre l'attrait de l'amour divin et la sainte obéissance, il est contraint de chasser Dieu et de dire à son Bien-Aimé : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, éloignez-vous de moi ! »

A de telles âmes, une courte vie suffit, et Dieu, ayant achevé en lui son œuvre, le dispose à la mort par le désir de l'éternité. La mort, m. f., n'effraye pas ceux que la vie n'a point égarés ; la mort n'effraye pas ceux qui n'ont point cherché ici-bas un bonheur chimérique. La mort pour Louis de Gonzague fut le dernier chant d'un cantique d'amour, elle fut une récompense, elle eut la douceur d'un rapatriement après l'exil et sur cette terre elle fut l'aube de sa gloire.

* *

Pour nous, chrétiens, comme pour lui, un mystère d'amour domine nos vies ; il nous est donc profitable de regarder dans les saints l'achèvement normal de l'œuvre de Dieu ; car dans les saints, l'action divine n'a été faussée ni par la nature qu'ils ont domptée, ni par la lâcheté qu'ils ont vaincue. Mais ces mêmes merveilles se passent en nous, ce même effort divin s'exerce sur nous, bien que nous le paralysions par nos infidélités.

Malheureusement, toutes ces grandeurs surnaturelles ne nous émeuvent, ne nous touchent que dans les autres, et nous y restons indifférents pour notre conduite. Enfants adoptifs du Bon Dieu, temples de l'Esprit-Saint, frères de N.-S. Jésus-Christ, nous sommes « une race divine, un sacerdoce royal » ; nous sommes de la famille des saints : cette famille céleste nous provoque à la victoire, la même force sanctificatrice s'offre à nous, la même lumière divine luit à nos yeux et nous entendons le même appel vers les sommets. Pourquoi n'avançons-nous pas ? Que nous manque-t-il ? Ah ! m. f., ce qui nous manque, c'est la simplicité. Il y a deux hommes en nous : l'intelligence cherche Dieu, le cœur s'attache à la terre ; nous croyons des formules, nous ne vivons pas notre foi ; nous n'avons pas assez de courage pour correspondre pleinement à l'action divine, pour vivre conformément à nos convictions, à notre titre de chrétien.

Et voilà pourquoi il nous est utile, à nous dont mille riens dévorent la vie, à nous que tout entraîne, détourne et fait dévier, à nous qui n'avons si souvent à offrir à Dieu que « l'affirmation glacée de notre foi », il nous est utile de fixer les yeux sur Louis de Gonzague, de placer quelques instants notre cœur au contact du sien pour mieux copier sa générosité, sa pureté, son amour, et toutes ses vertus ; il nous est utile de nous unir à sa prière, d'emprunter sa ferveur et de nous confier à son crédit, afin d'avoir plus de courage dans l'accomplissement de nos devoirs d'état, — afin de mettre plus de générosité et de ferveur dans notre don, plus de grandeur et de beauté dans notre vie, — afin d'apporter plus d'élan dans notre reconnaissance, plus d'amour et d'activité dans nos rapports avec Dieu ; de sorte que, après nous être sanctifiés à son imitation, nous puissions jouir comme lui du bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

[2] Bossuet, Sermon sur l'Union de l'âme avec le Verbe.

TRIDUUM D'ADORATION PERPETUELLE [1]

1er Jour : Instruction du matin

HISTORIQUE DU CULTE EUCHARISTIQUE

Mes frères,

Ce matin, le Roi des rois a pris possession, parmi vous, du trône de sa miséricorde, du haut duquel pendant trois jours il va vous donner audience et recevoir vos adorations. Avant de vous offrir des considérations appropriées au but qui nous rassemble, je me propose de faire une brève étude historique du culte du Saint-Sacrement. Elle servira comme d'introduction ou de prologue aux hommages que vous présenterez ces jours-ci au Dieu-Hostie.

I

La dévotion à l'Eucharistie ne consista pendant longtemps que dans ce que l'Evangéliste appela, à propos de l'épisode des disciples d'Emmaüs, la fraction du pain. C'est-à-dire que les Apôtres d'abord, puis les évêques des Eglises fondées par eux ici et là, puis leurs successeurs, renouvelaient en présence des chrétiens la consécration du pain et du vin, selon la recommandation du Maître, et les admettaient à la participation du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Après la distribution aux assistants du Pain eucharistique, on n'en conservait rien jusqu'à l'assemblée suivante. — Dans la suite, tandis qu'au temps des persécutions les premiers chrétiens emportaient dans leurs demeures de quoi se communier eux-mêmes avant de s'en aller au martyre, on garda, après la célébration des divins mystères, une petite partie des saintes espèces que l'on renfermait avec respect près de l'autel et qui était destinée aux malades ou aux prisonniers. Le soin de les leur porter était confié aux diacres ou même à de simples acolytes.

[1] Ce triduum suppose trois jours d'Adoration, avec instruction le matin et le soir.

Il en fut ainsi aussi longtemps que la tourmente sévit contre la religion chrétienne, jusqu'au jour où la liberté fut assurée à l'Eglise par l'empereur Constantin. Des maisons patriciennes ou autres furent affectées au culte du vrai Dieu, des édifices s'élevèrent de toutes parts en son honneur ; et des saints mystères on continua de conserver ce que l'on a appelé plus tard la *Sainte Réserve*. On se contenta dans le principe de la tenir enfermée dans un petit récipient de verre ou de métal, enveloppé lui-même d'un corporal, que l'on plaçait honorablement à proximité de l'autel en une armoire spéciale ou dans la muraille du sanctuaire. — L'autel de ces églises n'était encore qu'une table de forme plutôt rectangulaire, sans autre ornement que des nappes, une croix ou des flambeaux. Plus tard, on éleva derrière cette table, au milieu, une colonne plus ou moins richement sculptée et décorée qui se terminait en forme de crosse soutenant un petit baldaquin au-dessous duquel la Sainte Réserve était conservée en un vase qui ressemblait à une colombe ; d'où le nom de *columbarium* sous lequel on le désignait. Ou bien on plaça une petite tour rectangulaire, allongée, soit en bois, soit en pierre, souvent très travaillée et d'une riche architecture, destinée à la même fin.

Il en fut ainsi jusqu'à ce que l'usage prévalut enfin de poser d'une manière stable, au milieu de l'autel et faisant corps avec lui, ce que l'on a appelé le Tabernacle, petit édicule de forme carrée ou ronde, se terminant en plate-forme pour y recevoir l'image de Jésus en croix, et dans lequel on renferma le Saint-Sacrement. — A partir de ce moment historique, les fidèles eurent donc la consolation, la joie d'honorer de leurs visites le Dieu-Hostie présent sur l'autel ; et ce leur fut un pieux devoir, lorsqu'ils passaient à proximité d'une église, de faire une halte afin d'y adorer l'Hôte divin qui y résidait.

II

Un admirable mouvement de piété eucharistique commença de bonne heure à se manifester au sein du peuple chrétien, et il ne contribua pas peu à inspirer au pape Urbain IV l'institution en 1252 de la Fête du Saint-Sacrement ou *Fête-Dieu*, pour protester contre l'hérésie de Bérenger, ce précurseur de Luther, qui niait la transsubstantiation, sinon même la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et n'y voyait qu'une figure de son corps et de son sang. Cette fête devint pour les âmes chrétiennes une occasion de témoigner leur foi en Jésus-Christ présent dans la sainte Hostie. En 1318, le pape Jean XXII prescrivit de porter le Saint-Sacrement en procession solennelle à travers les rues des cités et des bourgs, afin qu'il reçût un hommage plus public encore. On le tenait alors renfermé dans un calice comme au Jeudi Saint ; on ne tarda pas à le mettre dans un ostensoir ; ce qui permettait d'apercevoir la Sainte Hostie. C'est sans doute l'institution de la Fête-Dieu et de cette procession en l'honneur de l'Eucharistie qui donna lieu à l'invention d'un instrument spécial pour porter et offrir aux regards des fidèles le Saint-Sacrement. Tout d'abord, on le nomma *soleil* d'après la forme alors en usage; on lui substitua la dénomination de *monstrance*, qui en dit bien la destination. Le terme d'*ostensoir* sous lequel on l'a désigné depuis ne se rencontre qu'au XVIIIe siècle et ne fut consacré que tardivement par l'usage.

A quand remonte le rite de l'*Exposition du Saint-Sacrement*, il est difficile de le préciser. Il a dû être institué sur la fin du XVIIe siècle, puisque en 1705 le pape Clément XI édicta les prescriptions relatives à cette forme du culte eucharistique telles qu'on les observe depuis.

Si les processions de la Fête-Dieu, si les Expositions du Saint-Sacrement ont été accuillies avec joie par les pieux fidèles, il est une fonction plus courte et plus fréquente qui a les faveurs de la dévotion populaire : c'est le *Salut du Saint-Sacrement*. Cette fonction liturgique est d'origine plutôt récente. On y vient facilement, on se plaît à cette cérémonie relativement courte qui ranime la foi en exposant l'Hostie sainte dans son soleil, en l'entourant d'encens et de lumière. Elle est bien dans la note de la piété de notre époque, plutôt portée aux choses extérieures : c'est ce qui en explique l'évidente popularité. Beaucoup de paroissiens pieux ne se font aucun scrupule de manquer l'office des vêpres, mais arrivent à l'église pour assister à la bénédiction. Il faut se réjouir assurément du bien qu'opèrent les saluts du Saint-Sacrement, de l'attraction qu'ils exercent, des actes de foi, d'adoration, de demande, qu'ils font produire. Mais trop souvent, pour le salut, on néglige d'autres exercices non moins utiles et plus profondément liturgiques.

Pour terminer cette étude du culte eucharistique, il me faudrait parler aussi de l'*Adoration perpétuelle*, institution qui a pris naissance au siècle dernier et qui a été adoptée par la plupart des diocèses de France, de Belgique, d'Italie et d'autres contrées. Mais elle est trop connue, pour que j'aie à vous en dire la nature et le sens.

* *

Arrêtons-nous, m. f., et concluons en exprimant notre joie des progrès que le culte de la Sainte Eucharistie a réalisés à travers les siècles, de la gloire qui en est revenue à notre Dieu et de l'élan que la piété chrétienne en a reçu. Adressons aussi à Notre-Seigneur de continuelles et ferventes actions de grâces de ce qu'il a daigné instituer cet adorable Sacrement, qui est au sein de l'Eglise, comme nous le verrons, un foyer de lumière et de vie. Soyons résolus de nous y plonger avec plus d'ardeur encore, afin de recueillir de plus en plus, selon le vœu qu'exprime la liturgie, « les fruits de la Rédemption. » Ainsi soit-il.

1er Jour : Instruction du soir

JÉSUS-HOSTIE NOTRE VOIE

Mes frères,

Aux grands problèmes qui se posent inévitablement devant la raison humaine, la philosophie antique n'avait donné que de décevantes solutions. A travers ce dédale de systèmes contradictoires, l'humanité s'égarait, cherchant l'apaisement et ne le trouvant pas.

Un jour, sur les rives du Jourdain, un homme se présente. Plus philosophe que les faux sages de l'antiquité, mais philosophe sans prétention, il se sépare de tous ses devanciers. Lui, il a mis la main sur le cœur de la pauvre humanité, il en a senti le trouble, l'inquiétude, le malaise, et il veut lui procurer la paix. Et par quel moyen ? S'adressant à la foule que ses premiers enseignements lui ont conquise, il déclare : « Je suis la voie, la vérité et la vie » (Jo., XIV, 6) ; en d'autres termes : « O homme, mon frère, tu cherches la voie qui te conduit à ta destinée : viens à ma suite, je suis la voie ; tu as-

pires à la vérité : écoute-moi, je suis la vérité ; tu as soif de vie : accueille-moi, je suis la vie. »

Qu'un homme parle ce langage, n'est-ce pas un défi porté à la raison humaine ? Eh bien ! ce défi elle l'a relevé avec la certitude de confondre le nouveau prophète. Mais en définitive, elle a dû se soumettre et adorer. Cette parole de Jésus-Christ — car c'est lui qui l'a prononcée — elle a fait le tour du monde, et, tandis que les creuses théories de Socrate, de Zénon, d'Epicure, de Lucrèce, de Pythagore sont oubliées, la doctrine du Christ fait encore loi et dirige le monde. — Magnifique thème, que celui-là, à exploiter en un jour d'Adoration. A la lumière de l'autel, de quel jour éblouissant il s'éclaire ! Si l'Eucharistie est la continuation des mystères de l'Homme-Dieu, n'est-ce pas ici qu'il se constitue le guide, le maître et la force de l'humanité ? Ce soir, il nous apparaîtra se faisant *la voie* qui conduit au bonheur infini. Nous en établirons le mode et les bienfaits.

I. — *Le mode*

Créatures, une incommensurable distance nous séparait de Dieu ; pécheurs, un infranchissable abîme s'était creusé entre nous et son infinie majesté. Mais le Verbe s'est fait chair, et dans sa Personne il a rapproché ce qui était séparé, sur l'abîme du péché il a jeté comme un pont, d'où son nom de Pontife, sa sainte humanité, reliant ainsi la rive de l'éternité à celle de la terre et amenant dans les bras l'un de l'autre le Dieu trois fois saint et l'homme prévaricateur. Depuis lors, par Jésus-Christ et par lui seul, s'est effectuée la rencontre jusque là irréalisable du Créateur et de la créature. Telle l'échelle mystérieuse par laquelle Jacob voyait le ciel toucher à la terre et la terre au ciel. Médiateur unique entre son Père et l'humanité, le Christ est donc la voie qui mène à la patrie céleste, le pont qu'il faut franchir pour y aborder, la porte qui y donne accès : *Hæc porta Domini, justi intrabunt per eam.* (Ps. CXVII, 20).

Aux jours de l'Incarnation, il s'était montré notre guide par l'exemple de toutes ses sublimes vertus, et ainsi il avait mis à notre portée un modèle qui en Dieu eût été trop au-dessus de nous. Il a parcouru toutes les phases de la vie, il en a connu toutes les douloureuses situations, il a été au-devant de toutes les amertumes. Est-il une souffrance qu'il n'ait endurée, une épreuve par laquelle il n'ait passé, une vertu qu'il n'ait personnifiée ? Voyez-le à Bethléem dans tout l'appareil de la pauvreté et réchauffant ses membres délicats à l'haleine de deux animaux; suivez-le en Egypte sur la terre d'exil, au sein de la privation ; contemplez-le à Nazareth obéissant, lui le Maître du monde, et gagnant, simple ouvrier, le pain de sa Mère, à la sueur de son front ; considérez-le au cours de sa vie publique tout entier à l'instruction des humbles, à la guérison des malades, à la conversion des pécheurs, en un mot à l'œuvre de son Père (Luc, II, 49) ; arrêtez vos regards sur la Victime silencieuse et calme, patiente et douce, qui consomme sur un gibet les longues souffrances et les insondables humiliations de toute sa vie, qui ouvre ses bras à la miséricorde et ses lèvres au pardon. Partout il nous a montré le chemin du ciel. Et ces âpres sentiers du devoir, de la douleur, du sacrifice, comme il les a adoucis par sa présence, par ses exhortations et ses charmes !

Voici maintenant le Tabernacle. Avons-nous quelque chose à envier aux disciples et aux contemporains de l'Homme-Dieu ? Si les foules étaient dans l'admiration de ce qu'elles voyaient et entendaient, n'avons-nous pas ici de plus adorables merveilles ? C'est le même Jésus qui nous est présent. La différence est qu'au Sacrement son anéantissement est plus profond, sa pauvreté plus extrême, sa patience plus inaltérable, son obéissance plus entière, son apparence de mort plus complète, sa charité plus ardente, sa prière plus continuelle.

Pareil à l'aigle qui déploie ses ailes dans les airs, afin de provoquer les aiglons à prendre leur vol, le Christ offre à tous en sa vie eucharistique le modèle le plus achevé et le stimulant le plus puissant de la sainteté. A tous il peut dire ici : « Je vous donne l'exemple afin que vous fassiez ce que je fais moi-même. » (Jo., XIII, 15). Quel meilleur moyen, en effet, d'amener les autres au but, sans détour ni écart, que de marcher soi-même devant eux et de leur frayer le chemin ? Le Dieu-Hostie nous précède dans la pratique des vertus chrétiennes afin d'être toujours devant nos yeux pour exciter notre ardeur et soutenir notre courage.

Ah ! pourquoi les regards de notre foi se fixent-ils si difficilement sur l'Hôte divin du Tabernacle ? Ils y verraient le Dieu fait homme qui nous presse de l'imiter. Trop volontiers nous nous figurons un Christ mort, un Christ insensible. Mais il est vivant notre Emmanuel ; réelle est sa présence; non moins réelles sont ses vertus. En instituant son Sacrement, il a voulu les donner en exemple à toutes les générations à venir, et en les voulant comme la condition de sa vie eucharistique, il en a acquis tous les mérites, il y a attaché toute leur efficacité. Grâce inestimable dont je voudrais vous montrer toute la portée.

II. — *Les bienfaits*

Aujourd'hui, après vingt siècles de christianisme, alors que la société a recueilli les bienfaits de la religion, bercée qu'elle a été sur son sein, réchauffée de son divin souffle, nourrie du pain de sa céleste doctrine et imprégnée de sa sève vivifiante, nous n'évaluons pas tout le prix de cette provocation incessante au bien qui nous vient de la Personne et des exemples du Dieu caché. Mais voulez-vous scruter avec moi votre cœur ? Vous vous rendrez mieux compte et du besoin que nous en avons et de la grâce qui nous a été faite.

En présence d'immenses douleurs et de sombres désespoirs, comme il s'en produit parfois, le prêtre, pris du désir de verser un peu d'espérance dans les âmes et de baume sur leurs plaies, le prêtre leur représente la patience, la résignation, la charité du divin Maître au plus fort de l'épreuve. Il est si touchant ce souvenir au milieu des larmes ! N'avez-vous pas cependant entendu la réponse de ces cœurs meurtris : « Oui, il a souffert, mais il était Dieu, il avait la force d'endurer la souffrance, et elle a été si courte ! » Ils ignorent que Notre-Seigneur n'a pas souffert en tant que Dieu ; que sa nature humaine, d'une perfection sans égale, d'une délicatesse extrême, recevait de là une indicible aptitude à souffrir ; que la justice divine et la volonté de se rendre, autant qu'il était possible, semblable à nous, suspendaient en lui l'effet de l'union hypostatique, afin de permettre à la douleur de l'envahir tout entier. Mais alors qu'en eût-il donc été, quels murmures, quelles plaintes l'humanité n'aurait-elle pas proférés, si Dieu ne s'était pas fait homme ou s'il n'avait point partagé avec nous cette suite de notre déchéance ?

Vous figurez-vous Dieu nous disant : « Créature rebelle, porte la peine de ton péché. Tu veux posséder le ciel. Sache que tu ne peux y parvenir que par le déchirement de tout ton être, par l'humiliation, par le renoncement, par la mort. Va donc et résigne-toi à laisser un lambeau de toi-même à tous les buissons du chemin. » N'est-il pas vrai que, malgré la justice de la peine, nous nous serions retournés vers lui avec amertume pour lui dire : « Il vous est facile, Seigneur, de parler ainsi ! Ah ! si vous pouviez soupçonner tout ce qui en moi répugne à la douleur, toutes les révoltes qu'y excite le sacrifice, tout ce que la vertu nécessite d'effort et rencontre d'opposition, vous ne mettriez pas cette condition à ma félicité éternelle. Au sein de votre béatitude, vous vous jouez de mon malheur. » Et si Notre-Seigneur une fois remonté vers son Père et en possession de sa gloire ne nous avait laissé qu'une parole et des exemples sans vie, croyez-vous que l'humanité n'aurait pas bien haut témoigné son regret de ne le pouvoir admirer que dans le lointain du souvenir ?

Mais dès là que mon Dieu a revêtu ma nature et que, loin d'en écarter les infirmités, il s'en est attribué une plus large part ; puisque, au lieu de s'affranchir des lois qu'il m'a imposées, il s'y est soumis plus rigoureusement ; puisqu'il a voulu entrer dans sa gloire au prix des plus grands sacrifices ; puisqu'une vie de trente-trois ans, « toute de croix et de martyre », n'a pas apaisé sa soif de souffrance et qu'en sa toute-puissante sagesse il a trouvé le moyen d'en assurer la perpétuité ; puisqu'à l'avance il a ressenti toutes les humiliations, tous les opprobres, toutes les ingratitudes, toutes les haines dont il devait être abreuvé en sa vie eucharistique et qu'il a tout accepté par amour pour moi, comment pourrais-je me plaindre et murmurer encore ? Le chemin du ciel est pénible, étroit, bordé d'épines, il est vrai ; mais, selon la promesse qu'en avait donnée le prophète, mon Sauveur en a aplani pour chacun les difficultés, *erunt aspera in vias planas*.

Si le Dieu-Hostie ne nous l'apprenait par sa vie sacramentelle, pourrions-nous croire que l'abaissement volontaire est la mesure de notre exaltation, que la croix l'emporte sur la jouissance, que le détachement est le vrai secret du bonheur ? La passion ou l'ignorance, l'indifférence ou la lâcheté nous entraînent si facilement hors de notre voie ! Nous sommes si habiles à masquer sous l'apparence du bien le mal que nous convoitons ! Nous arrive-t-il si rarement de trouver des prétextes pour légitimer à nos yeux tout ce qu'il nous plaît de faire ? Il fallait donc à l'humanité un guide sûr, qui aux préceptes ajoutât l'exemple, et s'avançant le premier dans la voie où il nous voulait voir marcher, prévînt nos résistances, allégeât notre peine et nous prémunît contre tout écueil.

Cette voie, Jésus l'a ouverte à tous ; il nous y devance ; nous n'avons qu'à l'y suivre. Fixons sur lui les regards de la foi ; après lui, marchons courageusement : c'est à la gloire éternelle qu'il nous conduit. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Profession religieuse

A TOUS CEUX QUI SONT PRÉSENTS

Mes vénérées Mères, Mes frères,

La Providence, dont les desseins sont vraiment imprévisibles, a voulu que ce fût le prêtre qui accomplit ici son postulat de chapelain, qui prît la parole à la première profession religieuse à laquelle il assiste dans cette chapelle.

Il espère que cette participation à la vie de la communauté lui attirera des prières plus actives de la part des religieuses qu'il exhorte en ce jour, et surtout de celle dont il a la mission de présenter le don au Seigneur et de le commenter aux assistants.

A vrai dire, mes chères Sœurs, autour de l'autel où réside le Grand Invisible, celui qui, en toute vérité, est le président et le roi incontesté de cette cérémonie, ne vous semble-t-il pas que nous formons une sorte de triptyque, un tableau à trois panneaux, si vous voulez ? D'un côté j'aperçois les assistants, parents, amis et témoins sympathiques et désireux de s'édifier ; — de l'autre côté, la communauté tout entière, émue comme on peut l'être chaque fois qu'on sent l'Esprit-Saint descendre sur un être cher et qu'on sait que désormais cette Sœur aimée appartiendra par sa profession à la famille religieuse dont on est soi-même un membre actif ; — au centre, c'est l'élue elle-même, portée par la prière et l'affection qui l'encercle, qui l'imbibe, pour ainsi dire, prière dont le concours si précieux en un tel moment se joint à l'appui maternel de la Sainte Vierge, gardienne et maîtresse de cette maison comme du cœur de celle qui se consacre à Dieu par ses mains.

Arrêtons-nous un instant devant ce tableau que nous formons nous-mêmes, mes vénérées Mères et mes frères, et demandons à la Sainte Vierge que les quelques paroles qui vont vous être adressées n'aient qu'un but : préparer vos âmes au grand acte qui va s'accomplir ici dans quelques instants.

I. — *Les assistants*

Quels sont donc les témoins extérieurs de cette cérémonie, sinon les personnes qui peuplent cette chapelle, comme elles habitent cette communauté, et qui sont déjà les bénéficiaires de l'apostolat qu'y remplit celle qui se livre aujourd'hui au Seigneur ?

Les témoins plus proches, n'est-ce pas encore le Supérieur de cette famille religieuse qu'il aime tant, nul ne l'ignore, — et le cher aumônier aussi, qui lui livre à longueur d'années les richesses de son dévouement, — et le Père spirituel qui contribue, dans le silence du confessionnal, à former, à limer les âmes, à les préparer au don complet dont chaque jour de la vie religieuse doit renouveler l'offrande ?

Eh bien ! ces témoins, ils comprennent et ils prient.

1. Ils *comprennent* deux choses : la bonté de Celui qui donne en nous laissant humblement l'illusion d'être Celui qui reçoit, — et la générosité de celle qui reçoit, alors qu'elle vient pour donner.

a) Nous sommes tous les mêmes, mes chères Sœurs : nous faisons les généreux avec ce qu'on nous a donné et qui, en réalité, ne nous appartient

pas. Nous disons que nous nous consacrons à Dieu par les vœux de religion, pauvreté, chasteté et obéissance. En réalité qu'avons-nous donc à offrir, sinon ce que le Bon Dieu nous a donné ?

Les biens de la terre, que nous proclamons notre propriété, sont-ils tellement nôtres, puisque nous n'en avons qu'un usage tout à fait temporaire et qu'au moment de l'ultime départ nous n'en emportons pas la moindre parcelle pour le dernier voyage ?

Notre corps, notre cœur, qui donc nous les a donnés, qui donc les a éclairés et enrichis par la grâce quotidienne, forte et souple à la fois, qui donc en est le maître véritable, sinon Celui qui les a divinisés par son amour, qui les a façonnés de ses mains et payés de son sang précieux ?

Et notre volonté, avec son indépendance foncière dont nous sommes si jaloux, faisons-nous vraiment acte d'héroïsme ou de justice en la remettant, par les promesses crucifiantes humainement de l'obéissance, entre les mains de Celui à qui nous disons tous les jours, souvent plus du bout des lèvres que du fond du cœur : « Notre Père, que votre volonté soit faite » ?

Si je rappelle ces vérités élémentaires, mes vénérées Mères, ce n'est pas pour diminuer en quoi que ce soit le don que vous avez consenti et celui que fait aujourd'hui celle qui va s'offrir au Seigneur, mais bien plutôt pour dégager la conduite de Dieu à notre endroit. Il agit envers nous comme la maman qui prépare tout pour sa fête : le compliment qu'elle a elle-même composé et souvent écrit, le cadeau qu'elle a pris soin d'acheter, les fables qu'elle apprend et fait réciter à ses enfants, et qui, le jour de la fête, reçoit avec une joie évidente les vœux de ses chers enfants : elle semble recevoir, elle aussi ; n'est-ce pas plutôt elle qui donne ?

Et voilà bien la première chose que comprennent les témoins de cette scène émouvante : la bonté du Seigneur.

b) Ils comprennent aussi la générosité de celle qui reçoit tant, en se donnant elle-même.

Demandez donc, m. f., à tous ceux qui ont connu une cérémonie comme celle-ci, soit au jour de leur sous-diaconat, soit à l'heure de leur profession religieuse, s'ils se considèrent comme les bienfaiteurs de Dieu ou plutôt comme ses débiteurs ? A l'âme qui donne un peu, Dieu donne beaucoup, il donne même infiniment, avec une somptuosité dont il a le divin secret, et dont nos pauvres cadeaux humains ne sont que de pâles copies. Possédant les trésors impalpables et décisifs de sa grâce, il les déverse dans l'âme qui se livre à lui, et pour récompenser sa générosité d'un instant, il lui fournit les moyens sûrs et suffisants de transformer, avec son divin secours qui ignore les misères de nos dévaluations humaines, cette générosité passagère en don perpétuel.

Les témoins de cette profession, voilà ce qu'ils comprennent ; aussi *prient-ils* de tout leur cœur.

2. Ils prient d'abord pour eux-mêmes, non point par égoïsme, mais par une charité bien comprise. Le spectacle d'une religieuse qui abandonne tout le créé pour le Créateur, ranime ou excite leur générosité. Il la ranime, si l'amour-propre, l'égoïsme ou la sensualité ont reconquis en eux la place qu'ils avaient pourtant réservée à Dieu. Il l'excite certainement, en infligeant une leçon profitable à la lâcheté humaine, en posant tout naturellement devant l'âme certaines questions dont le Seigneur attend la réponse : « Cette religieuse fait son sacrifice à Dieu ; et toi qui as tant reçu, que fais-tu pour lui ? Où sont tes promesses et tes engagements ? Quel usage as-tu fait des trésors de grâces que Dieu a répandus en toi ? »

Si les témoins prient pour eux, ils prient aussi pour la religieuse elle-même, afin que son offrande soit à la fois complète et joyeuse.

Ai-je eu tort, mes vénérées Mères, d'avancer que les témoins de cette cérémonie comprennent et prient ?

II. — *Les religieuses*

Mais eux-mêmes ne s'y trompent pas. Malgré leur ferveur et toute leur bonne volonté, ils demeurent des témoins extérieurs : c'est vous, mes vénérées Mères, qui êtes les témoins les plus authentiques et les plus qualifiés de la donation de votre Sœur.

Dans le grand tableau dont j'ai fait le symbole de cette cérémonie, ils occupent un côté, et vous, toutes ensemble, vous êtes de l'autre côté, où vous entourez (de quelle affection prévenante !) celle qui va devenir par ses vœux tout à fait vôtre.

Vous, mes Sœurs, vous vous rappelez et vous vous unissez.

1. *Vous vous rappelez* deux choses aussi : votre joie et votre promesse.

a) Votre joie... Elle a cinq ans, dix ans, vingt ans, cinquante ans peut-être, si l'on compte au tarif humain les années dépensées joyeusement au service de Dieu. Mais ne vous semble-t-il pas qu'elle est d'aujourd'hui, tellement elle a conservé malgré le fardeau des ans toute sa fraîcheur, et le spectacle d'une jeune Sœur, qui se consacre à Celui qui mérite seul l'abandon total d'un cœur charnel, ne vous rappelle-t-il pas, avec une force et une douceur qui vous soulèvent en ce moment, le don de vous-mêmes que vous avez jadis si librement consenti et que le Bon Dieu a compensé si magnifiquement par son amour ?

Ne chantez-vous pas, vous aussi, les miséricordes sans nombre et sans limites du Seigneur infiniment bon ? N'unissez-vous pas votre voix au cantique immortel des créatures pour dire que Dieu est seul aimable et que vous avez goûté à son service, même sur la croix, où peut-être il vous a réservé une place de choix, des douceurs que les ivresses humaines les plus enviables et les plus élevées ne soupçonneront jamais ?

b) Mais cette joie vraiment supra-terrestre, n'est-elle pas intimement liée au souvenir qui la conditionnait : votre promesse de ne vivre, de ne respirer, de n'aimer que pour Celui qui vous faisait l'insigne honneur de vous choisir pour son épouse à lui ?

Cette promesse d'un don sans retour, cette ardeur qui ne comptait pas, qu'est-elle devenue au contact desséchant des réalités quotidiennes, de la monotonie lassante du même devoir à remplir chaque jour, de la même croix qu'il faut recharger chaque matin sur la même épaule fatiguée et parfois ensanglantée comme celle du divin Maître ?

Les dons divins sont sans repentance ; pour les nôtres, il n'en est pas toujours de même, et nous avons besoin de circonstances providentielles, comme celle qui nous rassemble en ce moment, où Dieu nous rappelle, dans le silence de notre cœur, nos promesses, pour les rajeunir et leur redonner l'élan nécessaire.

N'est-ce pas, mes vénérées Mères, que vous vous rappelez votre joie et votre promesse, et que de plus *vous vous unissez* de tout votre cœur à cette auguste fonction ?

2. Oui, vous vous unissez au don de votre sœur

afin qu'il y ait une véritable « communion » entre vous toutes et elle ; afin que Dieu aussi reçoive, en même temps que son oblation, toutes les oblations renouvelées de toutes les professes qui ont fait jadis le même geste de générosité, et le renouvellent avec une conscience encore mieux éclairée.

Et vous vous unissez également à sa prière et à sa générosité, afin de ranimer la vôtre au feu de la sienne. Dans une commune prière fraternelle, vous demandez au Seigneur que toutes les religieuses de cette communauté, sans une seule exception, vivent de la même ferveur et gardent jusqu'au dernier jour la générosité sans ombre de leur profession.

III. — *La professe*

Ne vous semble-t-il pas, mes vénérées Mères, que j'oublie apparemment celle qui est la cause de notre joie ? Il n'en est rien, vous le savez bien, car elle est au milieu de nos pensées comme elle occupe le centre du tableau symbolique.

Pour elle, elle voit sans regret ce qu'elle laisse, et songe avec émotion à ce qui l'attend.

1. *Ce qu'elle laisse ?* Des apparences si trompeuses de bonheur, des fantômes qui s'évanouissent en ne laissant que l'impression de joies incomplètes, des plaisirs qui, presque tous, ont un goût de cendre.

Si elle a pesé les misères et les luttes de la vie, elle sait que je n'exagère rien, et que les roses qui fascinent tant d'êtres humains, ne laissent bientôt que des pétales fanés, le souvenir d'un parfum trop tôt dissipé, du bois mort et des épines plus acérées.

2. *Ce qui l'attend ?* Elle ne peut encore que le soupçonner : il faut l'avoir goûté pour en connaître l'incommunicable douceur. L'amour de Jésus dépose dans l'âme un parfum unique, et ce parfum est impérissable : rien, pas même l'éternité, ne saurait en atténuer la force et la délicatesse. S. Bernard en a chanté la louange indicible, avec l'infirmité de nos mots humains, et ceux qui en ont vécu en conservent, comme Marie, le charme secret au fond de leurs cœurs.

Ce qui l'attend dans un instant, c'est non pas une couronne de roses, mais une couronne d'épines. Et pourtant j'ose vous dire que la couronne d'épines aurait plutôt sa place sur bien des voiles de mariées, alors que la couronne de roses est réservée en fait aux vraies épouses du Christ. Mais, disons-le très haut pour éviter toute confusion : Dieu ne livre pas son secret et son amour à tout venant ; son intimité se paye cher. Jésus, en vérité, est trop fier pour se livrer au premier venu : il exige, comme un Dieu jaloux, un don complet, de tous les instants, avec une délicatesse sans retour de l'amour-propre.

Cette lutte incessante, elle est symbolisée par la couronne d'épines dont on revêt ostensiblement la professe et qu'elle conservera toute la journée. Parfois le Maître permet qu'elle en sente les épines ; mais, même alors, leur morsure n'est pas sans contenir une certaine douceur, car cette couronne est semblable au diadème ensanglanté qui coiffa la tête du Sauveur, et celle qui la porte avec lui et comme lui ne connaît ni la solitude de la souffrance ni celle du cœur : sa souffrance silencieuse se fond, dans une communion mystérieuse, à la souffrance du divin Crucifié, et c'est la marque de choix qui scelle à tout jamais l'amour entre lui et sa créature.

* *

Tous ces sentiments, ceux des témoins que nous sommes, les vôtres, mes vénérées Mères, et ceux qui vibrent en ce moment dans l'âme qui sera bientôt officiellement consacrée à Dieu, ils sont admirablement condensés dans la parole que redira votre professe : « *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum, et vivam, et non confundas me ab exspectatione mea.* »

Suscipe me : Seigneur, prenez-moi, recevez-moi, soulevez-moi, supportez-moi. Selon votre parole à vous, *secundum eloquium tuum,* car vous l'avez promis, et je sens plus que jamais la faiblesse de mes épaules et de mon cœur. *Et vivam :* alors je vivrai, je n'aurai plus rien à redouter, puisque vous serez là, que vous me fortifierez, que vous suppléerez vous-même à l'indigence et à la faiblesse de votre servante, dont vous êtes la seule richesse et l'unique force. *Et non confundas me ab exspectatione mea.* Ah ! Seigneur, faites que je ne sois pas trompée dans mon attente !... Cette parole, où pointe un semblant de crainte en face de l'inconnu, vous la redirez souvent avec foi et confiance, ma chère Sœur, dans la paix grandissante d'une âme éclairée et décidée à se donner entièrement.

Et si, en un tel instant, toutes les âmes de vos sœurs en religion, vivantes de la vie de la terre ou déjà en possession des joies de l'éternité, pouvaient vous parler, elles vous diraient, je m'en porte garant, au nom même de Dieu comme au nom de leur expérience propre : « Courage, chère Sœur en Jésus, non, vous ne serez pas déçue en vous donnant à Dieu. La seule déception possible, elle peut venir de vous seule, et non pas de lui : il est si grand, il est si bon, il est si digne d'être aimé ! Il est le divin prodigue qui donne sans mesure à qui donne sans compter. Il vous attend, moins encore pour recevoir votre don que pour se donner lui-même. Vous porterez tous les jours votre humble croix et votre invisible couronne d'épines, avec le secours inépuisable de sa grâce et de son amour. Mais à l'heure des éternelles redevances, il viendra lui-même vous accueillir au seuil du paradis qu'il vous a préparé : ô merveille, votre robe de bure sera transfigurée en vêtement de lumière, et la couronne d'épines de votre profession religieuse sera, pour les siècles du bonheur sans fin, votre diadème d'éternité. » Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LXVIII

LA PREMIÈRE ÉPÎTRE DE SAINT JEAN

Nous avons déjà rencontré S. Jean à propos de ce chef-d'œuvre qu'est le IV^e Evangile. Nous devons maintenant revenir à lui pour le considérer sous un aspect nouveau : celui d'auteur d'Epîtres inspirées. En ce domaine, le disciple bien-aimé de Jésus ne nous a pas laissé de nombreuses pages : trois Lettres seulement, et encore les deux dernières sont si courtes qu'elles n'excèdent guère la longueur de messages privés. Mais ces textes réduits laissent néanmoins une ample matière à études et à méditations.

I

Même si S. Jean n'avait pas pris soin de faire une allusion très nette à son œuvre évangélique dès le début de sa 1^re Epître, il ne saurait y avoir de doute que les deux écrits sont de la même main. Nous rencontrons ici la même élévation de pensées, la même

doctrine surhumaine, le même style et les mêmes expressions que dans le IVe Evangile. L'auteur, du reste, se réfère expressément à cet ouvrage dès les premiers mots de sa lettre, et c'est avec raison que les commentateurs ont souvent établi un parallèle entre ce début et le célèbre prologue qui chante les gloires du Verbe.

Ici encore, l'écrivain sacré se propose d'annoncer la Vérité éternelle « qui était au commencement » de toutes choses. Il insiste sur ce qu'il a été un témoin de la Révélation messianique, qu'il rapporte des choses vues de ses yeux, touchées de ses mains, et qui concernent la manifestation de la Vie éternelle.

Ainsi favorisé du grand bienfait d'avoir été en communication directe avec Jésus, il ne veut pas garder pour lui seul ce privilège ; il tient à le communiquer aux autres hommes, afin de les unir à Dieu, de les rapprocher les uns des autres et de les faire vivre dans une joie parfaite. Tel est le but qu'il se propose en écrivant pour ses frères les principaux enseignements qu'il a eu le bonheur de recueillir immédiatement des lèvres sacrées du Sauveur.

Le message essentiel qu'il a reçu est celui-ci : Dieu est lumière. Il ne s'agit pas ici d'une clarté matérielle, évidemment, mais de cette splendeur spirituelle et éternellement rayonnante qui illumine tout homme venant en ce monde, pourvu qu'il cède filialement à ses inspirations. Dieu est la lumière vivante, sans aucun mélange d'obscurité, et cela lui est aussi essentiel que d'être esprit et d'être amour.

De ce premier principe, une conséquence va découler aussitôt. Notre désir est de vivre dans la communion intime avec Dieu. Il s'ensuit que nous devons marcher, nous aussi, dans la lumière. Si nous restons ensevelis dans les ténèbres de l'erreur, nous sommes, par le fait même, séparés de Dieu et nous nous mentons à nous-mêmes en croyant pratiquer la vertu. C'est seulement si notre conduite est inspirée par la clarté surnaturelle que nous pourrons communier les uns aux autres et bénéficier du sang de Jésus-Christ qui nous purifie de tout péché.

Il est bien évident, toutefois, que nous ne pouvons pas posséder la plénitude et la perfection de la lumière divine : notre nature bornée et déchue s'y oppose. Ne nous flattons donc point de ne jamais tomber dans la nuit du péché, car ce serait aller contre la vérité. Fions-nous plutôt à la miséricorde céleste qui pardonnera les fautes que nous aurons reconnues avec franchise et humilité.

« Mes petits enfants, ajoute l'apôtre, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point. » Mais il s'empresse d'ajouter que nos chutes elles-mêmes ne doivent pas nous décourager. Pour obtenir le pardon de nos iniquités, nous avons en effet un avocat auprès de Dieu, et c'est N.-S. Jésus-Christ lui-même. Nous reconnaîtrons que nous restons unis à lui, en ce que nous garderons les commandements de sa parole. Ce précepte, à la fois ancien et nouveau, est à la base de la doctrine évangélique et il se traduit par la nécessité de s'aimer les uns les autres. Ce n'est autre chose que la loi souveraine de la charité, qui nous lie à Dieu et nous attache à notre prochain. Si nous observons cette dilection sainte et fraternelle, ce sera le signe que nous vivons dans la lumière du ciel.

Après un éloge tout paternel aux fidèles pour les mérites déjà acquis par eux, l'apôtre donne deux conseils à ses fils bien-aimés. Il les adjure, avant tout, de ne pas se laisser gagner par l'amour du monde, opposé à la charité de Dieu et source de toutes les concupiscences maudites. Il les met ensuite en garde, comme l'avaient déjà fait S. Paul et S. Pierre, contre cette multitude de faux docteurs et d'hérésiarques, qui furent déjà un fléau de l'Eglise aux premiers siècles, et qui depuis lors continuent à perdre tant d'âmes.

II

Sans perdre de vue la charité essentielle, qu'il préconise avec la plus suave insistance pendant tout le cours de son Epître, S. Jean va maintenant la recommander à l'aide d'une argumentation nouvelle.

Il part du fait que le Père céleste nous a aimés d'une tendresse telle qu'il a voulu faire de nous ses enfants. Cette vérité merveilleuse et incontestable lui fournit des développements dont quelques-uns reviennent sur ceux qui précèdent, mais dont d'autres sont entièrement nouveaux.

D'abord, il faut constater que le monde ne nous reconnaît pas pour ce que nous sommes, c'est-à-dire pour les véritables fils adoptifs de Dieu. Cela ne doit pas nous troubler, car cela tient simplement à deux choses : à ce que le monde ne connaît pas Dieu lui-même, et aussi à ce que la gloire qui nous attend n'a pas été encore manifestée. Lorsque le Seigneur aura jugé le moment venu de faire éclater sa gloire et notre justification aux yeux de tous, nous connaîtrons l'ineffable bonheur d'être « semblables à lui ». Mais, en attendant, nous devons vivre de cette espérance qui nous sanctifie.

En une digression assez brusque, S. Jean rappelle à ses lecteurs que le péché n'est pas autre chose qu'une violation de la loi divine, et que Jésus est venu pour faire disparaître nos péchés, de sorte que, d'une part, celui qui demeure en lui ne commet pas de faute, tandis que, d'autre part, quiconque pèche ne connaît pas réellement le Sauveur. Par conséquent, il faut éviter de se laisser entraîner par l'erreur, car « celui qui pratique la justice est juste » comme le Christ lui-même est juste.

Mais celui qui commet le péché? L'apôtre de douce charité n'hésite pas à le qualifier d'une dure épithète : c'est, dit-il, « un enfant du diable, puisque le diable pèche depuis le commencement. » Et si le Fils de Dieu a daigné descendre en ce monde, c'était précisément pour détruire les œuvres du démon. Dans ce monde, pourtant, tout est mêlé. Les gens vont et viennent, s'occupant chacun de leurs affaires, sans que leurs plus proches voisins puissent scruter leurs pensées intimes. On ne sait donc trop à qui se fier, et voici le problème qui se pose : Comment reconnaîtra-t-on les bons et les mauvais, les fils de Dieu et ceux du démon ? Suivant sa méthode familière, S. Jean nous donne un critérium aussi simple que sublime : celui qui n'est pas juste ne saurait être un enfant de Dieu, pas plus que celui qui n'aime pas son prochain. Une fois de plus la charité sert de pierre de touche à la doctrine johannique. Et la thèse est appuyée par un exemple : celui de Caïn, fils de l'enfer, qui tua son frère. Pourquoi accomplit-il son crime ? Parce que ses œuvres à lui étaient perverses, tandis que celles d'Abel étaient justes. Ce souvenir des plus lointains âges bibliques n'aura pas seulement l'avantage d'éclairer la théorie que vient d'émettre l'apôtre ; il nous apprend aussi que nous ne devons pas nous étonner de la haine que nous porte le monde : elle dérive tout simplement de la jalousie du mal contre le bien.